**Un dernier cadeau**

Ce matin, je sens que tout va changer.

Je me lève, frais comme jamais. Je me déplace avec ma canne, difficilement, mais pas autant que les derniers jours. Je m’étire. J’ouvre les volets blancs qui donnent sur la cour. Des voitures sont là. Je regarde la ville, destructrice de la nature, et au loin, tout au loin, j’aperçois un petit point : la campagne. Ah, la campagne… Quelques instants, je me revois courir à travers champs, zigzagant entre les vaches, avec ma sœur, fuyant la maison familiale pour aller jouer dans la mare, bien qu’il fût interdit d’y aller… Mais ce que nous aimions le plus, c’était améliorer notre « refuge ». Oui, près de la mare, nous avions construit une cabane dans un arbre ! Nous adorions la perfectionner, la rendant encore plus… Comment dire… Plus magique (enfin, pour nous). Je revois la tête de notre mère, nous voyant arriver pleins de vase… Et la fessée sur nos fesses. Et la corvée de nettoyage au lavoir. L’odeur des délicieux gâteaux qu’elle faisait me chatouille encore le nez ! Et son si bon bortsch[[1]](#footnote-1)… Hum… Puis, me reviennent les souvenirs plus récents : lorsque toute la famille faisait le foin. Ce que j’aimais le plus, c’était conduire les chevaux avec l’andaineur. Les parfums du foin retourné, de la transpiration du cheval, du cuir, les bruits apaisants de la nature et du mécanisme de la machine, la force de la traction du cheval, le rythme régulier de ses pas. Bijou, il s’appelait Bijou. Ah, si tu savais comme j’envie le temps d’avant… Mais, c’était avant… Maintenant, les chevaux ont été remplacés par des gros engins motorisés, le foin n’est pas pour autant de meilleure qualité, ni plus abondant.

J’ouvre la fenêtre et laisse entrer l’air frais du matin. Je me souviens… Les souvenirs qui surgissent brutalement me bousculent.

Je me déplace jusqu’à la douche. Je fais couler l’eau sur mon visage tout ridé. J’enlève mes habits de nuit et les remplace par de bons habits tout propres. Il est six heures du matin. Et tu ne vas pas me croire, mais j’ai une idée folle en tête : je vais me « tirer » de cet Ehpad de malheur ! Depuis combien de temps ne suis-je pas sorti ne serait-ce que de ma chambre ?! Non mais, tu croyais vraiment que j’allais pourrir dans ce lit d’hôpital ? JAMAIS DE LA VIE ! S’il y a bien un endroit où je veux mourir, c’est dans mon champ, avec mes vaches !

Je sors de ma chambre, après avoir pris soin de bien refaire mon lit (non, ça, ce n’est pas vrai, tu te doutes bien). Je passe devant l’entrée. Mon infirmière m’aperçoit !

« Jean-Pierre ! Que faites-vous ici, à cette heure ?

- Mais non, moi c’est Jean-Paul !

- Pardon…

- … Bref, pas le temps de causer, je veux juste me dégourdir les pattes.

- Mais enfin… Bon, eh bien, je viens avec vous Jean-Paul.

- Jean-Pierre, je vous ai dit !!! »

Je suis agacé, je n’ai pas envie qu’une infirmière casse mon rêve de… vieil écervelé, j’ai une idée en tête… Mais cela, tu le sauras plus tard !

Nous commençons notre promenade matinale. L’infirmière, Jeanne, est assez jeune et très sympa. Elle me parle de tout et de n’importe quoi, ce qui ne m’intéresse guère !

Lorsque nous sommes assez éloignés de l’hôpital, je dis à Jeanne que je dois me soulager. Je précise qu’il me faut mon intimité et un petit moment. Tout prend plus de temps quand on vieillit ! Gentille, elle me comprend. Je pars derrière un buisson. Je fais semblant de m’y arrêter, puis je prends mes jambes à mon cou d’octogénaire déterminé et je m’enfuis vers le chemin de la liberté !

Je marche rapidement, tête haute, canne à la main. Mon souffle suit le pas rythmé de mes jambes. Lorsque je suis sûr que Jeanne ne me poursuit pas, je ralentis, entendant la supplique de mes jambes. Je chante.

*« Pourtant, que la montagne est belle*

*Comment peut-on s'imaginer*

*En voyant un vol d'hirondelles*

*Que l'automne vient d'arriver ? »[[2]](#footnote-2)*

L’air me reste dans la tête. Que cela fait du bien de retourner dans les champs, même mentalement !

*« … Les filles veulent aller au bal*

 *Il n'y a rien de plus normal*

*Que de vouloir vivre sa vie*

*Leur vie ils seront flics ou fonctionnaires*

*De quoi attendre sans s'en faire*

*Que l'heure de la retraite sonne… »*

Qu’elle est longue cette ville ! Je commence à peiner, les heures tournent. Mon cœur fatigué suinte. Il en a déjà assez. Mais moi, je veux continuer, je vais résister. Tu crois vraiment que je vais me laisser influencer par la fatigue ? Par toutes les choses qui me font mal ? Non, non, je ne veux pas. Après tout ce que j’ai traversé, non, impossible. Les paroles de la chanson m’encouragent.

*« Pourtant, que la montagne est belle… »*

Mais que la ville est monotone ! Et qu’elle est vaste ! Je n’en peux plus ! Je veux retrouver ma campagne, et m’échapper de ce lieu de malheur ! J’ai l’impression d’être comme un poisson dans un filet ! Le brouillard menace, alors que j’arrive aux confins de la ville.

Pourtant, je ne reconnais pas tout de suite ma campagne. Serait-ce une autre campagne ? Non, je ne veux pas le croire ! Non ! Je veux finir dans Ma campagne ! Là où je suis né ! Tout cela pour rien. Pour RIEN ! Je déteste la ville, je déteste les hôpitaux, je déteste… Je m’agace et me fatigue.

Je m’assois sur une souche. Je regarde alentours, perdu. Le brouillard me submerge. L’humidité prend place. Je m’allonge, conscient que ma mort est proche. Non ! Je ne veux pas ! Pas tout de suite…

Toute ma vie défile dans ma tête comme un film. Mon enfance, à courir les prés, mon adolescence, le commencement de l’aide à la ferme, et puis, la rencontre avec toi, ma Lucette. Mes yeux se remplissent de larmes. Lucette, oh, ma Lucette ! Si tu savais comme tu me manques ! Lucette, ma petite femme que j’ai chérie durant presque toute ma vie. Ma Lucette… Je t’aime toujours. Je n’effacerai jamais l’image de toi me souriant, tes beaux yeux remplis de joie de vivre, ton sourire aussi grand que ton cœur. Lucette, tu me manques tellement. Penses-tu à moi, là où tu es ? Te rappelles-tu de moi ? Tout ce que j’ai fait est pour toi. Toi, et toi seulement. Tu vois, ma dernière pensée est pour toi, mon dernier voyage est vers toi.

Cette fois-ci, la larme coule.

« Eh bien alors Jean-Paul, un petit coup de mou ? Vous étiez pourtant bien parti à galoper comme un lapin de trois semaines ! Bon, allez, accrochez-vous à mon bras, on rentre ! » J’ouvre les yeux, étonné de voir la petite Jeanne ici, me soulevant gentiment le bras. Dans un souffle, je réussis à laisser échapper un « Jean-Pierre !». Mais, soudain, en repensant à ce qu’elle vient de dire, j’ai un mouvement de recul et m’exclame : « Non ! Je ne veux pas retourner dans l’hôpital ! Non ! S’il vous plaît, Jeanne ! C’est ma seule demande. Par tout l’amour du bon Dieu, pas l’hôpital…

-Mais dites-donc, croyez-vous que je vous emmène à l’hôpital ? Décidément, aujourd’hui ça ne va pas Jean-Paul… » Mais où veut-elle m’emmener ?

« Pouvez-vous m’emmener chez moi ?

-Vos désirs sont des ordres Monsieur Jean-Paul !

-Mais, bon Dieu appelez-moi donc Jean tout court, cela vous évitera de vous tromper ! » Et, Jeanne me tenant le bras, nous partons d’un pas décidé vers ma campagne.

Soudain, derrière une colline, une petite maison se dessine. Ma maison d’enfance ! Il me pousse des ailes. Je retrouve presque mon cœur de jeune homme et j’engage mon plus beau sprint de vieillard. OUIIIIIIIIIIIIII ! Ça y est, j’y suis dans Ma campagne ! Je remercie Jeanne par des bises qui me viennent du fond du cœur, et, comme si je me retrouvais soixante-dix ans en arrière, j’entre dans le pré, je m’approche des vaches, heureux comme jamais. Puis, je m’allonge dans l’herbe haute et je dévore des yeux Ma campagne, son ciel si bleu. Les rayons du soleil, qui ont chassé le brouillard, caressent ma peau ridée. Les vaches, imperturbables, broutent près de moi, les oiseaux chantent : tout va bien. Mon cœur s’apaise, ralentit tranquillement. Je baisse les paupières, et je souris. « Je suis bien, là, vous pouvez partir, Jeanne. Je n’ai plus besoin de vous. Je vous remercie pour ce dernier cadeau. »

1. Potage des pays slaves. [↑](#footnote-ref-1)
2. *La Montagne,* Jean FERRAT [↑](#footnote-ref-2)